

110. 2 112
MALHERBE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

PAR MM. GEORGES DUVAL ET V*,**

*REPRÉSENTÉE, pour la première fois, sur le Théâtre
des Variétés, Boulevard Montmartre, le Samedi
27 mai 1809.*

PRIX : 25 SOUS.

A PARIS,

**CHEZ M. LECOUVREUR, Libraire, Éditeur de Pièces de
Théâtre, galerie et porte du Théâtre Français, n^o. 1, rue de
Richelieu.**

1809.

PERSONNAGES.

MALHERBE.

RACAN.

DES IVETEAUX.

SARRAZIN.

ÉLÉAZAR DE MALHERBE.

RUSTIQUE DE MANANVILLE, gentilhomme
Bas-Normand.

JULIETTE, fille d'Éléazar.

GERVAIS, valet-de-chambre de Malherbe.

COLLETET, mauvais poète.

UN NOTAIRE.

ACTEURS.

MM.

BOSQUIER.

CAZOT.

DUBOIS.

AUBERTIN.

LEFÈVRE.

ARMAND.

M.^{lle} FLORE.

BLONDIN.

ODRY.

HUGOT.

La Scène est à Paris, chez Malherbe.

MALHERBE,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÉLÉE DE VAUDEVILLES.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERVAIS, JULIETTE.

(*Au lever du rideau, Gervais est en scène, occupé à disposer l'appartement.*)

GERVAIS.

AIR : *Un bandeau couvre les yeux.*

UN, deux, trois, quatre, cinq, six,
Le compte est juste et précis;
Trois bonnes, trois mauvaises,
Une, deux, trois, quatre, cinq, six;
Pour faire asseoir nos amis,
Voilà toutes nos chaises.

JULIETTE.

Mon oncle est ennemi du faste.

GERVAIS.

AIR : *Décacheter sur la porte.*

Aussi, lorsqu'en cette salle,
Au nombre six on s'installe,
Notre cercle est complet,

JULIETTE.

Et s'il vient quelqu'un pour faire sept ?

GERVAIS.

Il faut bien, ma foi, qu'il sorte,
Ou qu'il attende à la porte. (bis.)

JULIETTE.

Peu de gens, j'imagine, se font à ces manières-là.

GERVAIS.

Personne ne s'en formalise. Vous, mademoiselle, qui n'êtes arrivée de Caën que depuis fort peu de temps, cela vous étonne encore ; mais vous vous y accoutumerez.

JULIETTE.

Comme je me suis accoutumée à la franchise, tantôt gaie, tantôt brusque de mon oncle, qui, je pense, a dû se faire par-là beaucoup d'ennemis.

GERVAIS.

Ah! nous n'en manquons pas. Mais en revanche, nous avons de puissans protecteurs. D'abord, M. le duc de Bellegarde, chez qui nous avons logé, et qui ne nous a vu partir qu'à regret; M. le marquis de Racan, son beau-frère, qui s'honore d'être l'élève de mon maître; M. des Iveteaux, notre compatriote, dont vous êtes la filleule, qui nous a présentés au feu roi; mille autres, enfin. Nous marchons de pair avec ce qu'il y a de mieux à la cour, et cela n'est pas étonnant: M. de Malherbe, tout poète qu'il est, est aussi bon gentilhomme que ses deux confrères MM. des Iveteaux et Racan.

AIR du Vaudeville du Jokey.

Pour la naissance et l'esprit,
Ils ont droit à plus d'un hommage,
Et chacun d'eux, sans contredit,
Est un illustre personnage:
Tous trois héritiers d'un grand nom,
Qu'un grand talent orne sans cesse,
Ils ont à la cour d'Apollon
Fourni des preuves de noblesse.

JULIETTE.

Et mon oncle reçoit des gens de cette distinction dans un pareil logement?

GERVAIS.

AIR: Dans la paix et l'innocence.

Pour recevoir à toute heure
Ses leçons et ses avis,
Mon maître, dans sa demeure,
Voit accourir ses amis.
Chacun s'en fait une fête,
Et c'est tout simple, vraiment;
Car il a meublé sa tête
Mieux que son appartement.

JULIETTE.

Il faut bien que quelque chose les attire ici.

GERVAIS.

Maïs vous devez avoir déjà, mademoiselle, aperçu quelques-uns de ces Messieurs ?

JULIETTE.

Je n'y ai pas pris garde.

GERVAIS.

Pas même à Monsieur Sarrazin ?

JULIETTE.

Monsieur Sarrazin ?

GERVAIS.

Sans doute ; il est jeune , il est aimable ; il annonce , à ce que dit M. de Malherbe , de très-heureuses dispositions ; il n'est pas étonnant que vous ayez remarqué tout cela : mais le voici.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, SARRAZIN.

GERVAIS.

Monsieur Sarrazin vient aujourd'hui nous visiter de bonne heure.

SARRAZIN.

Puis-je trop me hâter !

AIR : *Je n'aurai jamais tant de peine.*

Qu'il plait à mon âme ravie,
Ce lieu doublement enchanté,
Où l'on admire le génie,
Où l'on adore la beauté !
Avec ivresse on les contemple,
Et c'est par vous que dans ce jour,
Des doctes Muses l'heureux temple,
Des Grâces devient le séjour.

GERVAIS.

Monsieur Sarrazin n'est pas fâché de les trouver réunies.

SARRAZIN.

Puissé-je les voir accueillir mes vœux !

JULIETTE, *feignant de sortir.*

Monsieur désire sans doute parler à mon oncle, et je vais.....

GERVAIS, *la retenant.*

Permettez, mademoiselle, j'ai seul le privilège d'interrompre Monsieur ; et dans ce moment, il est renfermé avec M. Colletet, jeune auteur de la plus grande espérance, dit-on, et qui désire être admis au nombre de ses élèves.

SARRAZIN.

C'est à qui aura ce privilège : aussi l'école de Malherbe jouira quelque jour d'une grande célébrité.

AIR : *Le magistrat irréprochable.*

Parmi nous, de la poésie,
Le culte semblait aboli ;
De Calliope et Polymnie
Les autels restaient dans l'oubli ;
De goût, de talent, plus de trace,
L'espoir avait fui ; mais enfin,
Malherbe vient, et le Parnasse
A reconu son souverain.

GERVAIS.

Ajoutez à cela qu'il s'est acquis dans la carrière des armes une réputation distinguée. M. de Rosny pourrait bien en dire quelque chose, car il nous en a toujours un peu voulu de certaine affaire d'avant-poste, où nous l'avons poursuivi l'espace de deux lieues.

SARRAZIN.

Je le sais.

AIR : *Chantons Roland.*

Jadis Malherbe aux champs de Mars
Cueillit les palmès de la gloire ;
Apollen, sous ses étendarts,
Le guide au temple de Mémoire ;

Guerrier et poète à la fois.
 Il vainquit, chanta la victoire;
 Par ses écrits, par ses exploits,
 Il vit doublement dans l'histoire.
 La voix de la postérité,
 A celle de son siècle unie,
 Dira qu'à l'immortalité,
 Ses titres sont : valeur, génie.

Tous les traits.

La voix de la postérité, etc.

GERVAIS.

Ah ! ça, je vais le prévenir qu'un de ses admirateurs demande à lui parler; et je le prierai de ne pas vous faire attendre. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

JULIETTE, SARRAZIN.

SARRAZIN.

Eh ! quoi, mademoiselle ? vous cherchiez tout à l'heure à m'éviter : c'est me faire sentir que vous n'êtes plus la même, et qu'une absence de quelques années....

JULIETTE.

Assurément, j'ai grand tort de vous en vouloir.

AIR : *A l'Opéra, vous verrez un quadrille.*

Devant mon oncle, ah ! quelle inconséquence,
 Furtivement, vous m'offrez un billet;
 Mon embarras s'accroît par sa présence;
 Je le reçois, pour avoir plutôt fait.
 Vous applaudir d'une telle victoire,
 Ah ! ce serait, Monsieur, vous abuser !
 Si je l'ai pris, c'est, vous pouvez m'en croire,
 Que je n'ai su comment le refuser.

SARRAZIN.

Et sans doute vous vous êtes offensée de l'aveu qu'il renferme ?

JULIETTE.

Offensée?... Je l'aurais dû, peut-être.

SARRAZIN.

Que dites-vous?... Se peut-il que mon heureuse
imprudence?...

JULIETTE.

A I R : *Duo d'Azémia.*

Mon oncle vient, séparons-nous ;
Vous m'exposez à sa colère. (bis.)

SARRAZIN.

Il ne vient pas , expliquez-vous ;
Cédez , de grâce , à ma prière. (bis.)

JULIETTE.

Mais , de moi , que demandez-vous ?
Le devoir me dit de me taire.

SARRAZIN.

Ah ! daignez approuver l'amour le plus sincère !

JULIETTE.

Un tel aveu....

SARRAZIN.

Serait bien doux.

JULIETTE.

Mais votre amour?....

SARRAZIN.

Il est sincère.

Ah ! cédez au vœu le plus vrai !
Rompez un si cruel silence.

JULIETTE.

Eh bien , donc , je vous avoueraï
Que j'ai regretté votre absence.

SARRAZIN.

Et puis ?

JULIETTE.

Ce n'est pas sans plaisir
Qu'auprès de vous je me suis retrouvé.

SARRAZIN.

Et puis ?

JULIETTE.

Et puis , avant mon arrivée
J'étais ici par le désir.

Et puis ?

SARRAZIN.

JULIETTE.

Mon oncle vient, etc.

SARRAZIN.

Je redoute peu son courroux,
Quand mon amour a su vous plaire.

Aveu précieux, qui va me rendre le plus fortuné
des hommes !

JULIETTE.

Mais il vous manque encore l'aveu de mon oncle,
et vous n'êtes pas sûr de l'obtenir.

SARRAZIN.

Il me distingue parmi ses élèves ; il encourage
mes essais ; il m'a prédit même quelque gloire dans
la carrière où je parais sous ses auspices. Si l'ode
que je lui ai remise hier le confirme dans la bonne
opinion qu'il a conçue de moi, je lui déclare sur-le-
champ l'amour que je ressens pour vous ; je lui ap-
prends que vous le partagez ; je le presse....

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, MALHERBE, COLLETET.

MALHERBE, à Colletet.

AIR : *Ni moi, ni moi.*

Monsieur, finissons, de grâce.

COLLETET.

Quoi ! mes vers ?...

MALHERBE.

Ils sont mauvais. (8 fois.)

Honteux de les avoir faits,
N'en faites plus désormais.

COLLETET.

Mais ne pourrais-je au Parnasse
Arriver ?

MALHERBE.

Qui ? vous ! jamais. (8 fois.)

ENSEMBLE.

MALHERBE.

COLLETET.

Comment y trouver accès,
 Vos vers ne sont pas français.

Je soutiens que mes essais
 Sont garans de mes succès.

MALHERBE.

AIR des Pendus.

Tenez, Monsieur, sans compliment,
 Voici tout net mon sentiment :
 Aux vers, enfans de votre muse,
 Vous ne sauriez trouver d'excuse,
 A moins qu'il ne vous ait fallu
 Les faire, ou bien être pendu.

COLLETET.

Le mot est dur.

MALHERBE.

Et juste. Je ne flatte jamais, moi, Monsieur ; et
 d'ailleurs vous n'êtes pas de ceux qu'on se croit
 obligé de flatter.

AIR : Courons de la brune à la blonde.

Croyez-moi, quittez la plume ;
 Prenez, mon cher, au plutôt,
 Ou la navette ou l'enclume,
 Ou l'équerre ou le rabot.
 Profitez de ma recette,
 Choisissez quelque métier,
 Et soyez, je vous le souhaite.
 Plutôt bon cordonnier,
 Ou charpentier,
 Chapelier,
 Serrurier,
 Pâtissier,
 Charbonnier,
 Perruquier,
 Ou meûnier,
 Qu'exécrable poète.

COLLETET.

Exécrable ?

MALHERBE.

Oui, monsieur Colletet, et vous ne serez jamais
 que cela.

COLLETET.

Je me flattais cependant que vos leçons développeraient en moi....

MALHERBE.

Je ne sème pas sur un terrain ingrat , cela ne rapporte rien.

COLLETET.

Eh bien , je labourerai tout seul , moi , Monsieur , et je vous ferai voir que le terrain est fertile.

AIR : *Du haut en bas.*

Ne croyez pas
Qu'avec le mépris l'on m'écrâse ;
Car je m'en vas
Monter Pégase de ce pas.

MALHERBE.

Allez ; dès la première phrase ,
Vous serez jeté par Pégase
Du haut en bas.

COLLETET, *sortant.*

C'est ce que nous verrons.

S C E N E V .

MALHERBE , JULIETTE , SARRAZIN.

MALHERBE.

AIR : *Si Dorilas , etc.*

Les entreprises indiscrettes
De tous ces bâtards d'Apollon ,
Feront bientôt aux vrais poètes
Désertier le sacré vallon.
De tous les fléaux , c'est le pire ,
Que ce débordement d'auteurs ;
Si chacun se mêle d'écrire ,
Où trouvera-t-on des lecteurs ?

SARRAZIN.

Cela ne doit pas vous inquiéter , M. de Malherbe , vos ouvrages n'en manqueront jamais.

MALHERBE.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Point de compliment, je vous prie ;
 Mon cher, je n'en fais aucun cas ;
 Trêve sur-tout de flatterie,
 Car je ne vous la rendrais pas.
 A son talent, oui, l'on déroge
 Lorsqu'on colporte l'encensoir ;
 L'auteur qui prodigue l'éloge,
 Ne donne que pour recevoir.

SARRAZIN, *bas à Juliette.*

Il ne me semble pas bien disposé.

MALHERBE.

Or çà, maintenant, à nous deux, Sarrazin ; je
 vais vous parler avec la même franchise.

SARRAZIN, *à part.*

Je suis perdu.

MALHERBE.

Eh bien ! que fais-tu là, Juliette ? Il s'agit de vers,
 cela ne te regarde pas.

JULIETTE.

Je croyais que la nièce d'un poète....

MALHERBE.

Pas plus que la nièce d'un autre.

AIR *du Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

A chaque sexe, son emploi
 Fut assigné par la nature ;
 Gardons-nous d'enfreindre sa loi,
 Pour fuir une injuste censure :
 Des docteurs en jupe, crois-moi,
 Mon enfant, ne suis point les traces :
 Assez d'autres déjà sans toi
 Donnent ce ridicule aux Grâces.

JULIETTE, *en sortant.*

Je m'en vais, mon oncle, je m'en vais.

SCÈNE VI.

MALHERBE, SARRAZIN.

MALHERBE.

Eh bien ! Sarrazin , j'ai lu votre ode.

SARRAZIN.

Je n'ose vous demander....

MALHERBE.

Mon avis ? Pourquoi donc ? Autant je me montre sévère pour les mauvais auteurs , autant je me plais à encourager ceux qui s'annoncent d'une manière avantageuse : votre ode est bien , très-bien ; elle fera le plus grand honneur à mon école !

SARRAZIN.

Ah ! Monsieur !

MALHERBE.

Ce n'est point le galimathias de Pindare , c'est de l'Horace tout pur.

AIR : *Trouverez-vous un parlement ?*

Oui , l'œuvre entier me semble plein

De feu poétique et de verve ;

Je le garantis , Sarrazin

Ne rime pas malgré Minerve.

Vous annoncez , sur mon honneur,

Un vrai talent par cette pièce ;

Et vous serez mon successeur,

Mais jamais l'époux de ma nièce.

SARRAZIN.

Que dites-vous , Monsieur ? Qui a pu vous apprendre ?...

MALHERBE.

Je vous ai vu hier remettre à Juliette un billet avec mystère : était-ce de la prose ou des vers , je n'en sais rien : toutefois , je n'ai pas fait semblant de m'en apercevoir ; bien résolu à vous en donner ce matin la réponse , en même tems que la réponse à votre ode.

SARRAZIN.

La dernière m'étant favorable, j'espérais....

MALHERBE.

Calcul à rectifier : votre ode annonce une vocation décidée pour la poésie, et je n'ai pas fait venir ici ma nièce pour la donner à un poète.

SARRAZIN.

AIR : *De la sentinelle.*

Guidé par vous, des poètes fameux,
 Je l'avouerais, je recherchais la gloire;
 Je consacrais même encens, même vœux,
 A Juliette, aux filles de Mémoire.
 Vous imitez et la chérir,
 Tel est le destin que j'envie;
 Oui, de mon cœur le seul désir (bis).
 Est pour la gloire et mon amie.

Mais à vos lois toujours prêt à céder,
 Quand des neuf sœurs vous me fermez le temple,
 Quand votre voix me défend de garder
 L'heureux espoir de suivre votre exemple;
 Sans accuser votre rigueur,
 Avec transport mon cœur oublie
 De vains succès pour le bonheur, (bis.)
 Et la gloire pour mon amie.

MALHERBE.

Je ne veux pas que l'on fasse son métier de la poésie. Qu'arrive-t-il à ceux qui cultivent cet art, le plus sublime, peut-être, et le moins honoré de tous? S'ils obtiennent un succès, la critique est là pour le contester, la méchanceté pour l'affaiblir, l'envie pour le nier. Eprouvent-ils un échec? la jalousie en triomphe, l'ignorance en plaisante, la sottise s'en réjouit. Tour-à-tour en butte aux injures des demi-savans, qui les déchirent, aux épigrammes des envieux qui les harcèlent, aux sarcasmes des gens du monde qui ne savent pas les apprécier, ils ne recueillent, pour fruit de leurs travaux, que chagrins et dégoûts de toute espèce; ils vieillissent, ces hommes qui ont illustré leur

siècle et leur patrie ; ils vieillissent , sans fortune et sans considération ; ils meurent enfin , après avoir acheté , au prix de l'injustice et de l'ingratitude de leurs contemporains , le tardif suffrage de la postérité !

SARRAZIN.

Je ne puis croire cependant que le seul motif de votre refus....

MALHERBE.

Tenez , Sarrazin , nous n'en serons pas moins bons amis ; mais tant que vous ne ferez autre chose que des vers , vous n'aurez pas ma nièce : c'est une affaire finie , touchez-là , et laissez-moi travailler.

SARRAZIN , à part.

N'insistons pas , ce serait l'indisposer davantage ; allons trouver MM. des Iveteaux et Racan , et les prier de parler en ma faveur. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

MALHERBE seul et assis.

Parbleu , oui ! une jolie ressource que celle de rimer à la journée ! Quand je songe à ce qui en revient , je suis tenté de briser ma plume , et de..... Finissons avant tout mes stances à Louis XIII (*se levant*). Jeune monarche ! quel exemple tu as à suivre !

AIR : *Un soldat par un coup funeste.* (de la Bataille d'Ivri.)

Toi , qui des destins de la France
Supporte l'auguste fardeau ,
Toi , que nos vœux , notre espérance
Ont entouré dès le berceau ,
Le sort t'a fait naître

Du plus grand roi , du plus chéri ,
Par tes vertus , montre-toi digne d'être
Fils de Henri ,
Du bon Henri !

En héritant de sa couronne,
 De sa valeur sois l'héritier;
 Dans les nobles champs de Belloné,
 Comme lui, cueille le laurier :
 Celui qu'il fit naître
 D'aucun revers ne fut flétri ;
 Par tes exploits, montre-toi digne d'être
 Fils de Henri,
 Du grand Henri !

SCENE VIII.

MALHERBE, GERVAIS.

MALHERBE.

Qu'est-ce ?

GERVAIS.

Deux lettres.

(Il sort.)

SCENE IX.

MALHERBE *seul.*

Celle-ci est de des Iveteaux. Voyons ce que me
 marque ce maître fou.

AIR : *L'amour est un enfant trompeur.*

Chez vous je voudrais être admis,
 Mais ne vous en déplaise,
 Je ne saurais, sans être assis,
 Discourir à mon aise ;
 Et ce billet prend le devant,
 Pour que je puisse en arrivant
 Être sûr d'une chaise.

On lui en gardera une. Ah ! Ah ! l'écriture de
 mon frère ! Que me mande-t-il ? *(Il lit.)* Il arrive
 à Paris *(continuant de lire)* avec un gentilhomme
 de ses voisins qu'il destine à Juliette, M. de Manan-
 ville ! Je ne connais pas ce gentilhomme ; mais je
 serais étonné qu'il me convint : ce serait la pre-
 mière fois, au surplus, que le gros Eleazar et moi,
 nous nous serions trouvés du même avis. Voici qui
 contrarie

contrarie encore les prétentions de ce pauvre Sarrazin , et je crains bien....

S C E N E X.

MALHERBE, GERVAIS.

GERVAIS, *annonçant.*MM. des Iveteaux et Racan. (*Il sort.*)

MALHERBE.

Qu'ils soient les bien-venus.

S C E N E X I.

MALHERBE, DES IVETEAUX ET RACAN.

RACAN.

Salut à mon illustre maître.

DES IVETEAUX.

Salut à l'Horace moderne (*bas à Racan*). Abordez la question comme nous en sommes convenus.RACAN, *bas à des Iveteaux.*Oui (*à Malherbe*). Vous ne devineriez jamais le motif de ma visite?

MALHERBE.

Voyons.

DES IVETEAUX *s'assied.*

RACAN.

AIR : *du Vaudeville de Comment faire.*

A faire le choix d'un état,
 Mon nom, mon rang, tout me convie;
 Guerrier, financier, magistrat,
 Je dois mon tems à ma patrie;
 Mais je conviens, pour faire un choix,
 Que mon embarras n'est pas mince,
 Je dois satisfaire à-la-fois,
 Les miens, et le peuple et le prince.
 Sur ce point, je viens près de vous
 Chercher un avis salutaire;

Car, pour contenter tous les goûts,
Vraiment je ne sais comment faire.

MALHERBE.

Contenter tous les goûts. Ecoutez, avant que
réponde.

AIR : *Nous avons une terrasse.*

Un meunier, son fils et leur âne,
Le père à pied, et le fils sur le baudet,
Sans redouter la chicane,
Cheminaient d'un air satisfait;
Mais bientôt un quidam qui passe,
A leur aspect fait la grimace.
Quoi ! dit-il, l'homme aux cheveux gris
Est à pied, et l'enfant assis !
Pour se conformer à l'avis,
A terre le jeune homme est mis,
Le père remplace son fils.

Voilà bientôt qu'un essain

Féminin,

Sur le chemin

Les voit, crie au scandale :

Regardez donc comme sur son roussin

Ce vieux vilain

Complaisamment s'étale,

Lorsque son fils à pied détale.

Le fils monte en croupe soudain :

On crie à tue-tête :

Oh ! la pauvre bête !

Ce fardeau l'échine.

A pied chacun chemine :

Nouvelle chicane ;

On rit de voir l'âne,

Qui seul se pavane,

Et rien

N'est trouvé bien.

DES IVETEAUX.

Bon ! fable que cela.

MALHERBE.

Vérité ; de quelque façon qu'on agisse, on est
sûr d'être blâmé.

RACAN.

Ainsi donc vous pensez ?....

MALHERBE.

Que ne pouvant d'aucune manière échapper à la censure , le mieux est de consulter son penchant et de le suivre.

DES IVETEAUX.

Vous n'étiez pas de cet avis tout à l'heure , ou Sarrazin nous en a imposé ; car il assure que son goût pour la poésie est la seule cause du refus que vous lui avez fait de la main de votre nièce.

MALHERBE.

Je vois maintenant le but de la consultation ; mais vous vous y prenez trop tard , et l'arrivée prochaine de deux nouveaux personnages va changer un peu la face des affaires.

RAGAN.

Quels sont ces personnages ?

MALHERBE.

Mon frère Eléazar, et un certain Rustique de Mananville qui l'accompagne en qualité de gendre futur.

DES IVETEAUX.

Rustique de Mananville , dites-vous ?

MALHERBE.

Vous le connaissez ?

DES IVETEAUX.

Si je le connais ? C'est un mien cousin , le gentil-homme le plus ridicule et le plus processif de la généralité de Caen. Oh ! parbleu , j'étais déjà porté d'inclination à servir Sarrazin ; mais j'ai d'autant plus à cœur de le voir aujourd'hui épouser ma filleule , que c'est un tour excellent à jouer au sieur de Mananville. Ah ! mon cher cousin , vous ne m'aurez pas impunément fait soutenir quatre procès pour un mur mitoyen ; cela va peut-être retarder de quelques jours l'exécution de mon projet , mais n'importe.

M A L H E R B E .

De quel projet parlez-vous ?

DES IVETEAUX, *d'un air sombre.*

Il faut vous l'avouer, mes amis.

AIR : *Tarare Pompon.*

Au monde, à ses liens,
 Je prétends me soustraire;
 C'est pompeuse chimère,
 Et grand bruit pour des riens;
 D'une telle misère,
 Il faut me dégager,
 Et je m'en vais me faire
 Berger.

RACAN et MALHERBE.

Berger !

DES IVETEAUX, *à Racan.*

Oui, le tableau enchanteur que dans vos *Bergeries* vous avez fait de la vie pastorale m'a séduit, et je veux en essayer. Aux champs, on n'a pas l'œil fatigué du tableau des vices; on ne voit là que des vertueux patriarches, des bergers fidèles, des bergères constantes : c'est l'âge d'or dans toute sa pureté : au village, il n'y a de méchants que les loups.

RACAN.

AIR : *Adieu, je vous fuis.*

Je sais que suivant nos récits,
 Du mensonge adroits interprètes,
 Les vertus, comme au temps jadis,
 Ont choisi les champs pour retraites;
 Mais, quoiqu'en disent les auteurs,
 L'âge d'or est sans domicile,
 Et le village, en fait de mœurs,
 Est du même âge que la ville.

DES IVETEAUX.

Aussi ne vais-je pas m'y établir tout de suite. Je me fais berger d'abord sans quitter Paris, et je ne porterai la pannetière que dans mon jardin du Préau.

MALHERBE.

Le projet n'en est pas moins extravagant.

DES IVETEAUX.

AIR : *Egayer la veillée.*

Je prouve plutôt ma sagesse
 Par le projet que j'ai conçu ;
 Le monde, quand il est connu,
 N'offre que sujets de tristesse ;
 La gaité fait place à l'ennui ;
 La raison bannit la folie,
 Et je sors du monde aujourd'hui
 Pour jouir (*bis*) de la vie.

MALHERBE.

Il serait piquant, sur ma foi, que vous vous en
 tinsiez à ce dernier état, après vous être si bien
 signalé par l'inconstance de vos goûts.

DES IVETEAUX.

L'inconstance de mes goûts !

AIR du *Val-de-Vire.*

D'une tranquille volupté,
 J'eus toujours l'âme éprise,
 J'ai toujours la même gaité
 Et la même franchise,
 Les mêmes désirs,
 Les mêmes plaisirs ;
 Et les mêmes faiblesses ;
 Je n'aime, vraiment,
 Que le changement
 D'habits et de maîtresses.

RACAN.

C'est vrai, mon ami, l'on vous prête des torts
 que vous n'avez pas. Songez toujours, avant de
 vous ensevelir dans la retraite, qu'il vous reste à
 faire une bonne action.

DES IVETEAUX.

Je ne la perds pas de vue ; mais en attendant l'ar-
 rivée de l'ennemi :

AIR : *Où s'en vont ces gais bergers.*

Je vais former mon troupeau,
 Et qui m'aime me suive.

MALHERBE,

MALHERBE.

Du plus bizarre cerveau
Belle imaginative.

DES IVETEAUX.

Vous-même serez jaloux
De mon bonheur champêtre.

MALHERBE.

Quand vous vous faites berger, c'est vous
Qu'il faut envoyer paître.

(*Des Iveteaux sort.*)

SCENE XII.

MALHERBE, RACAN.

MALHERBE.

Ce des Iveteaux veut finir, à ce qu'il me paraît...

RACAN.

Comme il a commencé. Mais laissons cela, et souffrez, maintenant qu'il est parti, que je vous entretienne d'une chose pour vous de la plus haute importance.

MALHERBE.

Je vous écoute.

RACAN.

Avez-vous entendu parler des nouvelles stances dirigées contre le cardinal?

MALHERBE.

Non.

RACAN.

Vous n'en n'êtes donc pas l'auteur?

MALHERBE.

On me les attribue, peut-être?

RACAN.

Précisément, et j'ai voulu, avant de faire des démarches, savoir de vous-même à quoi m'en tenir.

MALHERBE.

Moi qui ai vécu sans mot dire sous la régence de la reine-mère, je me mêlerais de critiquer l'administration du cardinal! Dieu m'en garde.

AIR du Vaudeville de l'Intrigue sur les toits.

Toujours ennemi de la plainte,
Et n'ayant jamais fait d'éclat,
Je vois, sans y porter atteinte,
Voguer le vaisseau de l'Etat;
C'est au pilote à le conduire,
Et je reste bien étranger
A la manœuvre d'un navire
Où je ne suis que passager.

RACAN.

Il suffit. Puisque j'ai votre parole, je vais agir en conséquence, et j'espère détourner l'orage qui vous menace. Au revoir, mon cher maître, et souvenez-vous que je ne négligerai pas les intérêts de Sarrazin. (*Il sort.*)

SCENE XIII.

MALHERBE, GERVAIS.

GERVAIS.

AIR : Fournissez un canal au ruisseau.

Deux messieurs sont là-bas pour vous voir,
Tous deux de différente allure;
De figure, d'habit, l'un est noir,
L'autre est blanc d'habit, de figure;
L'un est grand, et l'autre est petit,
L'un parle bas, et l'autre crie,
Et tous les deux, je le parie,
Ne font pas un homme d'esprit.

MALHERBE.

C'est à coup sûr mon frère Eléazar et son gendre bas-normand. Fais entrer. (*Gervais sort.*)

SCENE XIV.

ÉLÉAZAR, RUSTIQUE, MALHERBE.

ÉLÉAZAR à *Malherbe*.AIR : *Serviteur à monsieur Lafleur*.

Serviteur,
Et de tout mon cœur.

RUSTIQUE.

En honneur,
Monsieur j'ai l'honneur.

MALHERBE.

Assurément, c'est trop d'honneur.

ÉLÉAZAR.

De Caën à Paris la grand'ville,
Je viens, mon frère, avec Monsieur,
Du noble fief de Mananville
Très-haut et très-puissant seigneur,
Et qui, s'unissant à ma fille,
Veut illustrer notre famille.

RUSTIQUE.

Ah! Monsieur,
Pour moi, quel bonheur!

MALHERBE.

Monsieur, pour nous est le bonheur,
Assurément, et tout l'honneur.

ENSEMBLE.

Serviteur, etc.

ÉLÉAZAR.

Comme je vous disais, mon frère, voilà monsieur Rustique, seigneur de Mananville, que j'amène à l'effet de conclure, sous votre agrément, son mariage avec ma fille votre nièce.

MALHERBE.

C'est donc Monsieur?

RUSTIQUE.

Moi-même, mon gentilhomme, et j'ose me flatter que vous ne mettrez point d'obstacle à une alliance aussi honorable pour les deux familles.

MALHERBE, *à part.*

Je n'ai pas une haute opinion de ce jeune seigneur.

RUSTIQUE.

Ainsi donc, hâtons-nous d'unir les armoiries de nos deux maisons, et de rapprocher mon champ de sinople de votre champ d'azur, afin que je puisse conduire mon épouse dans mes domaines, où je brûle de reprendre mes nobles occupations.

MALHERBE.

Fort bien, Monsieur.... Mais, de grace....

AIR : *Un chanoine de l'Auxerrois.*

Quelles études, quels plaisirs,
Remplissent vos nobles loisirs?

RUSTIQUE.

Je pêche ou bien je chasse.

MALHERBE.

Déclarez-vous la guerre aux cerfs?

RUSTIQUE.

Je suis la perdrix dans les airs,
Ou le lièvre à la trace.

MALHERBE.

L'hiver?....

RUSTIQUE.

Je poursuis le vanneau,
Le canard sauvage sur l'eau.

MALHERBE.

Hé! bon, bon, bon,
Je vois, mon garçon,
Que vous chassez de race.

Même air.

La chasse et la pêche ont leur prix;
Mais de plus qu'avez-vous appris?

RUSTIQUE.

A me battre avec grâce.

MALHERBE,

MALHERBE.

Vous lisez quelquefois ?

RUSTIQUE.

Jamais.

MALHERBE.

Quoi ! vous n'avez lu Rabelais,
Ni Marot, ni Bocace ?

RUSTIQUE.

De tout cela je ne connais
Rien, que le Cuisinier Français.

MALHERBE.

Hé ! bon, bon, bon,
A ce beau garçon
Je veux donner la chasse.

ÉLÉAZAR.

Comme je vous disais, mon frère, je n'ai point
encore vu ma fille, et je désirerais me procurer cette
satisfaction.

MALHERBE à Gervais.

Gervais, dis à Juliette de descendre ici.

(Gervais sort.)

MALHERBE.

En attendant, mon frère, donnez-moi des nou-
velles. . . .

ÉLÉAZAR.

De notre province ?

AIR de l'anglaise.

Comme je vous disais,
Mon frère, en Normandie,
C'est une épidémie
Que l'amour des procès.
Depuis Fécamp
Jusques à Caën,
Ensemble on voit,
Plaider dans chaque endroit,
Pères et fils,
Femmes, maris,
Amis,
Cousins,

Voisins ;
 Oui, mais
 A cela près,
 En Basse-Normandie
 On vit dans l'harmonie,
 Comme je vous disais.

MALHERBE.

Et que fait ma chère belle-sœur, votre respectable moitié ? mes tantes, mon oncle monsieur Dis.

ÉLÉAZAR.

Pour monsieur Dis, il vient de mourir, assez médiocrement satisfait de certaine épitaphe que vous lui avez faite de son vivant.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, JULIETTE.

JULIETTE.

AIR de la Vallée de Barcelonnette.

Quoi ! mon père, c'est vous !
 En vos bras je me trouve :
 Ah ! quel plaisir j'éprouve
 En des momens si doux !

ÉLÉAZAR.

En ce jour si prospère,
 Oui, ma fille, vers vous
 Le sort avec un père
 Guide un époux.

ENSEMBLE.

JULIETTE.

Ciel ! Qu'entends - je ! un
 époux !

Que veut dire mon père ?
 Voilà du sort contraire
 Encor de nouveaux coups.

ÉLÉAZAR ET RUSTIQUE.

A ce seul nom d'époux,

Un trouble involontaire
 La contraint à se taire,
 Et cela vient de nous.

MALHERBE.

Ah ! d'un si söt époux,

Ma nièce n'a que faire....
Ce projet de mon frère
Excite mon courroux.

RUSTIQUE.

Oui mademoiselle, vous voyez en moi celui que monsieur votre père a choisi pour gendre, et que monsieur votre oncle a bien voulu tout à l'heure agréer pour neveu.

MALHERBE.

Je n'ai pas dit cela.

JULIETTE, à Malherbe.

Tout de bon, mon oncle ?

ÉLÉAZAR.

Eh ! bien ma fille, que signifie cette exclamation ? Annoncerait-elle quelque éloignement à souscrire à mes volontés ?

JULIETTE.

Il est vrai, mon père, que voyant monsieur pour la première fois...

ÉLÉAZAR.

Après ?

MALHERBE.

Achève, et dis bonnement que la tournure et les manières de monsieur, quoique peu communes assurément, ne t'ont pas disposée en sa faveur ; ajoute, tu le peux, que je ne donnerai pas les mains à ce mariage-là.

RUSTIQUE.

Qu'est-ce à dire ? ... J'espère que quand monsieur de Malherbe me connaîtra mieux...

MALHERBE.

Eh ! monsieur, à quoi bon ?

ÉLÉAZAR.

Je vois avec regret, mon frère, que je serai réduit à me passer de votre consentement.

MALHERBE.

Tout comme il vous plaira ; mais aussi ne comptez en rien sur moi.

ÉLÉAZAR.

AIR du Vaudeville de M. Guillaume.

Comme je vous disais, oui, pour ma fille,
Ce gentilhomme est ce qu'il faut.

MALHERBE *à demi-voix.*

Parbleu déjà dans la famille
C'était bien assez d'un nigaud.

ÉLÉAZAR.

Le compliment, mon frère, est-il honnête?

MALHERBE.

Permis de le trouver mauvais.

ÉLÉAZAR.

A votre avis je suis donc une bête?

MALHERBE.

Comme je vous disais. (*bis.*)

(*Il sort.*)

S C E N E X V I .

ÉLÉAZAR, RUSTIQUE, JULIETTE.

ÉLÉAZAR.

Il faut avouer que la franchise de mon frère est un peu...

RUSTIQUE.

Oui, oui, elle est un peu... Beaucoup même.

ÉLÉAZAR.

Mon frère se donne la licence de me traiter avec assez peu d'égards, parce qu'il fait des vers, et qu'on appelle cela avoir de l'esprit : c'est bien le premier de la famille qui ait dérogé à ce point-là, je vous assure. Au surplus, comme je vous disais, ma fille, vous épouserez Monsieur le lendemain du jour

où il aura gagné son procès ; et c'est aujourd'hui qu'on le juge.

JULIETTE.

Et si monsieur le perd son procès ?

RUSTIQUE.

Mademoiselle est trop honnête pour le désirer : au surplus , c'est impossible ; les prétentions de ma partie adverse sont absurdes. On répète contre moi les arrérages d'une redevance annuelle de dix tonneaux de cidre , trente boisseaux de blé-froment , et quarante sacs de blé-sarrasin payés abusivement , dit-on , à mes ancêtres depuis la dernière croisade. Pareille restitution absorberait revenus et capital de mon fief de Mananville. J'ai déjà gagné d'ailleurs en première instance , au présidial de Domfront , la grand'chambre de Rouen a décidé de même en ma faveur , et je me flatte que Nosseigneurs du parlement de Paris ne s'aviseront pas d'infirmer deux arrêts , rendus par des gens qui se connaissent aussi bien en procès que des juges de basse et haute Normandie.

AIR : *Du vaudeville d'Angélique et Melcour.*

Aujourd'hui Thémis vers l'hymen
Me conduit après l'audience ;
Pour moi , le don de votre main
Sera le prix d'une sentence.
Et je pourrai , fier du succès ,
Dire sans crainte qu'on en glose ,
Quand j'aurai gagné mon procès ,
L'amour a gagné sa cause.

(*Il sort.*)

SCENE XVII.

ELÉAZAR, JULIETTE.

JULIETTE.

Quoi ! mon père , vous voulez me faire épouser un homme que je connais à peine ?

ÉLÉAZAR.

Vous devez le connaître ma fille ; il s'est présenté maintes fois chez moi lorsque vous y étiez encore ; comme je vous disais , vous ne l'aurez pas remarqué.

SCENE XVIII.

LES MÊMES, MALHERBE, RACAN, SARRAZIN.

RACAN, à *Malherbe en entrant.*

Oui, mon ami , le cardinal a refusé de croire aux bruits calomnieux répandus contre vous , et pour preuve de l'estime et de la protection qu'il vous accorde toujours , son Eminence m'a chargé de vous annoncer qu'à sa demande le roi vous a donné une médaille d'or , en récompense des beaux vers par lesquels vous avez célébré la prise de la Rochelle ; sa majesté y a joint ce bon de dix mille livres sur le trésor royal.

AIR : *De Bélisaire.*

Chanter la gloire et les vertus ,
 C'est le partage du poëte :
 Du pouvoir les nobles tributs ,
 Envers lui ne sont qu'une dette.
 Et des deux on ne sait qui doit
 S'illustrer par cette couronne ,
 Du grand homme qui la reçoit
 Ou du prince qui lui la donne.

ÉLÉAZAR.

Mais je commence à croire que le métier de poëte est bon à quelque chose. Comme je vous disais , je deviens presque fier de la parenté ; car enfin une partie de la gloire de mon frère doit rejaillir sur moi : c'est tout simple.

MALHERBE.

Sans doute , et c'est pour cela que je dote Juliette des dix mille livres que le roi m'accorde.

ÉLÉAZAR.

Ah! mon frère!

JULIETTE.

Ah! mon oncle!

RACAN.

Avec la dot il faut un mari; mon ami, vous connaissez l'amour mutuel de ces jeunes gens, et vous vous rappelez qu'ils m'ont confié leurs intérêts.

ÉLÉAZAR.

L'amour mutuel de ces jeunes gens?

RACAN.

Sans doute... vous êtes donc le seul qui ne sachiez pas cela?

SARRAZIN.

Ah! Monsieur, daignez approuver....

ÉLÉAZAR.

N'y comptez pas; j'ai promis la main de ma fille à un autre, et un gentilhomme bas-normand n'a que sa parole.

MALHERBE.

C'est ce qu'il faudra voir; quoiqu'il en soit, je ne veux pas enrichir le seigneur de Mananville.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, GERVAIS, ensuite DES IVETEAUX ET UN NOTAIRE.

GERVAIS, *annonçant.*

Monsieur des Iveteaux.

MALHERBE.

Eh! bien, pourquoi n'entre-t-il pas?

GERVAIS.

Vous l'allez voir, Monsieur.

AIR:

AIR: Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!

Mais pour qu'il entre il faut, je crois,
Agrandir le passage.

(Il ouvre les deux battans de la porte du fond:
on fait entrer une chaise à porteur.)

MALHERBE.

Comment se présenter chez moi,
En pareil équipage!

DES IVETEAUX, sortant de la chaise à porteur vêtu
en berger, et un notaire après lui.

Ce n'est rien encor que cela,
Comment trouvez-vous celui-là?

Là là.

Tous, riant aux éclats.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Le joli berger que voilà,

Là là.

DES IVETEAUX.

J'ai voulu voir comment vous trouveriez le cos-
tume de mon nouvel état.

MALHERBE.

Bien à votre taille... Quelle folie!

DES IVETEAUX.

AIR: Eh! gai, gai, gai.

Eh! gai, gai, gai, folie ou non,

Ma folie

Est jolie,

Eh! gai, gai, gai, froide raison

N'est jamais de saison.

De mon joyeux délire,

Cessez de murmurer.

Vive un fou qui fait rire,

Tant d'autres font pleurer.

TOUS EN CHŒUR.

Eh! gai, gai, gai, etc.

MALHERBE, en montrant le notaire.

Et monsieur, qui n'a pas du tout l'air d'un
berger, qu'a-t-il à faire à tout ceci?

DES IVETEAUX.

Vous l'allez voir; à nous deux, monsieur le notaire, commençons par mon testament.

LE NOTAIRE.

Les dispositions sont en blanc.

DES IVETEAUX.

Je vais vous les dicter. Ecrivez, que sur le point de quitter ce monde pour un meilleur, et n'ayant pour tous parens qu'un cousin, que je ne connais que par les procès qu'il m'a faits, j'institue Sarrazin, normand d'enfance et poète de profession, et Juliette de Malherbe ma filleule, légataires universels de tous mes biens, à la charge par eux de se marier sans délai.

MALHERBE.

Pas mal pour un fou.

SARRAZIN.

Ah ! Monsieur, que ne vous dois-je pas !

DES IVETEAUX.

Maintenant que les difficultés sont levées, passons au contrat de mariage.

ÉLÉAZAR.

Doucement Au préalable, je ferai observer à monsieur des Iveteaux que monsieur Sarrazin n'étant pas né gentilhomme, je ne puis consentir....

MALHERBE.

Que dites-vous donc ?

AIR: *De la belle Marie.*

Quelque éclat dont à nos yeux
Brille le rang ou nous sommes,
Au-dessus des gentilhommes
Pourtant on place les dieux.
D'après ce fait manifeste,
C'est à tort, je le proteste
Qu'à Sarraain l'on conteste
De gentilhomme le nom ;

Je soutiens que sa noblesse,
Est de la meilleure espèce
Puisqu'il est fils d'Apollon.

ÉLÉAZAR.

Eh ! bien, eu égard à son père, comme je vous disais, je lui donne ma fille.

RAGAN.

D'ailleurs, je m'engage à obtenir pour Sarrazin la place de secrétaire des commandemens du prince de Conti, qui est vacante.

DES IVETEAUX.

Place qui lui assure à la cour le rang de gentilhomme.

MALHERBE, à *Eléazar*.

Signerez-vous ?

ÉLÉAZAR.

Il va être gentilhomme, il est fils d'Apollon ; comme je vous disais, je signerai.

DES IVETEAUX.

Asseyons-nous pour stipuler les clauses.

MALHERBE.

Voilà des sièges.

SCENE XX.

LES MÊMES, GERVAIS.

GERVAIS.

Monsieur Rustique de Mananville.

JULIETTE, à *Malherbe*.

Mon oncle, vous voyez qu'il n'y a plus de chaises.

MALHERBE.

C'est juste, qu'il aille s'asseoir ailleurs.

SCÈNE XXI et dernière.

LES PRÉCÉDENS, RUSTIQUE.

Victoire ! victoire ! victoire !
Aux bravo de tout l'auditoire,
Avec dépens et sans nuls frais
Je viens de gagner mou procès.

MALHERBE.

Eh bien, monsieur de Mananville, gagner d'un
côté, perdre de l'autre... c'est ce qu'on voit tous
les jours.

RUSTIQUE.

Qu'est-ce à dire? ... Serait-il survenu pendant
mon absence quelque incident préjudiciable aux in-
térêts de mon amour.

MALHERBE.

A-peu-près ; ma nièce ne vous épouse plus, mais
elle en épouse un autre.

RUSTIQUE.

Quoi ! Monsieur, ne m'avez vous pas dit...

ÉLÉAZAR.

Je n'ai jamais dit ni oui, ni non.

MALHERBE.

Ainsi, tenez-vous le pour dit,

RUSTIQUE.

Vous êtes bien heureux qu'il n'y ait pas eu de
dédit je vous aurais fait un bon procès.

ÉLÉAZAR.

Qu'à cela ne tienne, faites toujours.

RUSTIQUE.

Et si monsieur de Malherbe... Mais, dieu me
pardonne, sous cet accoutrement de Corydon, c'est
mon cousin des Lyeteaux que j'aperçois.

DES IVETEAUX.

Lui-même, cousin, et qui s'offre à vous dédom-
mager des pertes que l'amour vous fait éprouver.

RUSTIQUE.

Comment ?

DES IVETEAUX.

Il me faut un compagnon pour veiller aux me-
nus détails de la bergerie, soyez-le.

RUSTIQUE.

Quoi ! cousin, vous voulez me faire partager la
compagnie de vos moutons ?

DES IVETEAUX.

Ce n'est pas la plus mauvaise.

Air du vaudeville de Haine aux hommes.

Prude qui vous injurie,
Coquette qui vous séduit,
Novice qui vous trahit,
Financier qui vous ennule,
Bel esprit qui vous endort,
Hargneux censeur qui vous mord !
Flatteur plus à craindre encor,
Enfin bien des gens honnêtes,
Ornement de nos salons,
Ne sont-ils pas aussi bêtes
Et moins doux que les moutons.

RUSTIQUE.

Vérité de tous les tems, Cousin, je vous suis au
bercail.

DES IVETEAUX, *lui mettant la houlette en main.*

Je vous arme donc, berger.

ELÉAZAR.

Quoi ! monsieur de Mananville, vous allez gar-
der les moutons ?

RUSTIQUE.

On apprend à hurler avec les loups,

MALHERBE,

MALHERBE.

Vérité de tous les lieux.

VAUDEVILLE.

MALHERBE.

AIR de contredanse.

Par l'exemple séduit,
 Chacun veut sortir de sa sphère,
 Mais en vain il espère,
 Atteindre un succès qui le fuit.

Petit auteur

Plein de hauteur.

Et qui rimait assez bien le distique,

Prend son essor;

Avec effort

Au genre épique

Il s'élève . . . il est mort.

Tous.

Par l'exemple séduit, etc.

RUSTIQUE.

Petit bourgeois,

Jaloux des droits

De son voisin, gentilhomme de race,

Pour les avoir,

Vend son manoir,

A la besace

Il est réduit le soir.

ELÉAZAR.

Petit marchand,

Trop imprudent,

Prend magasin, et quitte sa boutique ;

Mais bien souvent

Il s'en repent,

Car la pratique

En déserte à l'instant.

SARRAZIN.

Petit amant,

Qui posément,

Avec réserve exprime sa tendresse ,
 Vent un beau jour
 Parler d'amour
 Avec ivresse
 Hélas ! il reste court.

R A C A N .

Petit commis ,
 Qui du marquis
 Voit dans Paris
 Le brillant équipage ,
 Prend à grands frais ,
 Chevaux , laquais ,
 Puis emménage
 A l'hôpital après.

J U L I E T T E , *au public.*

Petits pinceaux ,
 Petits tableaux ,
 Sont réservés au petit vaudeville ;
 On lui défend
 Portraits en grand ;
 Peintre docile ,
 A l'avis il se rend.
 Quand Malherbe par lui
 N'est présenté qu'en miniature ,
 Aux traits de la censure ,
 Il doit échapper aujourd'hui.

F I N .